

Suzanne Doppelt

Lazy Suzie



P.O.L

Extrait de la publication

Lazy Suzie

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

KUB OR, de Pierre Alferi, photographies de Suzanne
Doppelt, 1994

DANS LA REPRODUCTION EN 2 PARTIES ÉGALES DES
PLANTES ET DES ANIMAUX, avec Anne Portugal, 1999

TOTEM, 2002

QUELQUE CHOSE CLOCHE, 2004

LE PRÉ EST VÉNÉNEUX, 2007

Suzanne Doppelt

Lazy Suzie

P.O.L

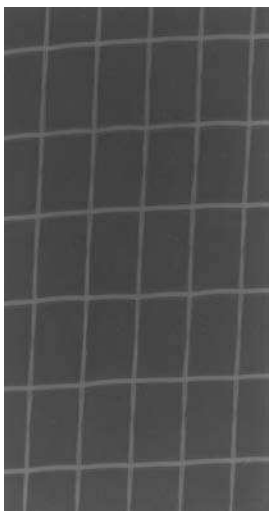
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

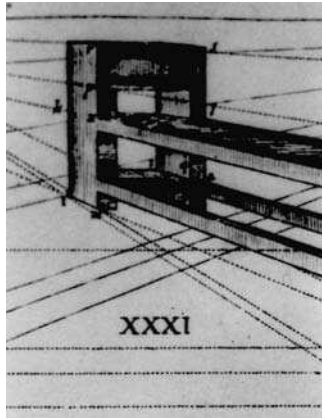
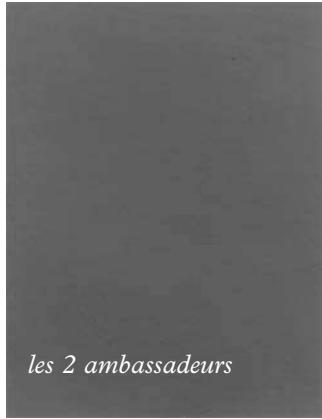
© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-369-2
www.pol-editeur.fr

voir suppose une petite fissure et commencer à peindre exige de percer un trou, un seul suffit pour faire une passoire, à travers on regarde l'histoire, le monde ou son reflet, son écran est une vitre sans tain, le tableau est une fenêtre qui s'ouvre comme une orange. Ronde, carrée, une pyramide ou même en feuille de trèfle dans les jardins de l'empereur de chine ou ailleurs, elle doit donner le jour, faire entrer l'air, le vent, les odeurs mais pas trop, le soleil et bien cadrer le regard, voir c'est toujours voir par un trou de lumière. Le tableau est une fenêtre qui en contient une autre, son motif extérieur, grande ouverte sur le paysage, un fragment de nature, les sapins et les pins, des enroulements, plusieurs verts, la rivière qui chante, le pont et les ondulations du sol, une ligne d'horizon et le bon point de fuite, *c'est joli d'avoir tant de verdure dans la fenêtre de ma chambre*. Avec vue tournante, un vertige panoramique qui n'en finit plus et aussi de regarder le ciel et la rue de bas en haut chaque passant, des chapeaux et des

manteaux – un spectre en bandes continues, on le reconnaît à sa façon de marcher, immobile bien retiré dans l’ombre, elle remplace la promenade, le théâtre et tout le reste. Tracer un cadre c’est ouvrir une fenêtre, 3 pieds de large sur 5 de haut vers le froid, un écran brillant dans un mur de verre et s’y pencher pour mieux voir les reflets du monde, points de vue et images, de face translucide, de trois quarts avec et sans contours, strictement de biais offre une forme distincte, un roman colossal. Mais que vois-tu donc ? Un large cercle 180° au soleil, une toile de fond au système rayonnant avec des pierres et de la poussière, un jeune et un vieil homme, ça reflue lentement magnétique, une prise, une seule de face et strictement de biais, stupeur c’est drôle comme les choses arrivent et les formes que ça prend. Le temps était venteux et l’air nerveux vibrat parfois d’une manière souvent d’une autre, le moindre insecte était visible dans le ciel mais pour tourner la caméra était plantée dans une sphère



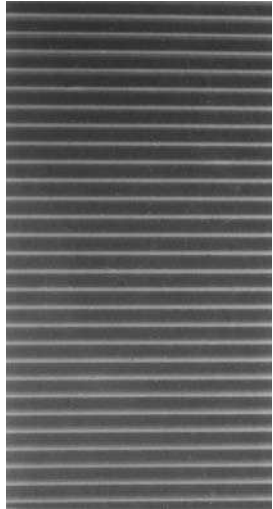
elle se balance sur chaque pied, on dirait un pas de danse, en lève un et ne le pose plus, c'est la ronde du pont, elle ressemble au trépied antique, frappe un coup et se soulève entière jusqu'à 18 cm du sol. Peux-tu continuer tes vers par la table ainsi qu'elle est tenue en ce moment? Il suffit d'y placer les deux mains, un vrai tour de passe-passe et la matière tourne, l'œil tourne, c'est lui qui regroupe les sphères et l'oreille les sons et l'illusion qui les fait, le meuble est à la dérive. Il vole et roule en cercle, une révolution sans fin avec son plateau super rotatif *lazy suzie*, tout autour de la terre, semblable elle-même à une table ou à un œuf, sa lumière empruntée. Puis atterrit sur un tapis miroitant, un pied et un autre, conserve la nuit à pas furtifs, dinteville le béret bien orné et de selve en bonnet carré. Sur la tablette du haut, un globe et ses satellites, 6 instruments pour mesurer le ciel, en bas, un luth, un livre grand ouvert, un autre fermé, *l'arithmétique du marchand* et près du sol, le petit solide qui défie les lois de la pesanteur, étiré et tourné comme une punaise lumineuse



le rayon en sort comme des antennes, *des yeux, ici, des yeux*, se propage en ligne droite ou jaillit sans détour des choses ou alors va et vient entre les deux, éblouissement vertige, l'œil est une chambre noire avec une lentille d'un côté et un écran de l'autre. Il suffit d'un beau soleil et d'un petit trou de la taille d'une épingle pour dessiner sur le mur opposé l'image renversée du monde mais si nette : un paysage unique sous un bel éclairage, les couleurs, les ombres portées, les nuages, les rides sur l'eau, le vol des oiseaux et tout ce que l'on peut voir sous un soleil bien brillant. Tel l'œil rond de la chouette même une nuit sans lune, du papillon, blanc neige, de l'araignée, tout à fait noir et de la mouche, une demi-sphère qui lui donne une image mosaïque, électrique, panoramique mais aveugle après 2 mètres. Ou comme celui du cardinal colonna, grand archevêque de bologne, sur un carton troué, écarquillé et fixe, mi-homme mi-bête quand il est étiré, mais frais et lucide quand il se

redresse sur une colonne de verre. Il peut voir à travers les habits et les corps opaques, le regard x aussi pointu qu'un rayon, la lumière en raies spectrales, de l'autre côté du mur, sous terre, les formes sur sa rétine de choc, photographe la pensée, le dos de la lune, en voir autant dans les nuées que les oracles dans le marc de café. *J'ai l'impression d'avoir les yeux mouillés, qu'est-ce que je dois regarder?* L'œil humide découpe tout, une chose entière en plusieurs objets – il est un témoin bien meilleur que l'oreille surtout le jour, la pseudo-balle qui va et vient en lignes courbes, le parc repeint en vert et sa végétation dispersée, une tache semblable à un visage, le vide. Il perçoit tout ce qu'il manque pour faire un tableau mais à la place il fait des cubes, des sphères, des cônes – la géométrie est la vraie science des aveugles et les grossit par degré, une explosion et un précipité. De face reste un mélange confus, un tapis feutré comme un pré rempli de coups, de marques, des traces en volutes

noires et blanches, le rayon mixte dans un rectangle sans cadre. Plus on regarde l'œil fixe et grand ouvert moins on voit, blanc sur blanc un gouffre libre ou noir sur noir illimité, il se trouve sans doute quelque manigance là-dessous. Mais regarder quoi? Par exemple un petit solide qui hésite, en forme de soucoupe volante baignant dans sa propre lumière ou bien une tache sombre dans l'herbe semblable à un visage, les yeux éteints tournés vers le dedans. La réalité n'est qu'une affaire de réglage, le passage réduit d'un monde, une gigantesque peinture, à un autre par simple rotation. Et l'on voit bien mieux un objet en le regardant de travers ou avec les mains, les yeux au bout des doigts, des pattes égales à celles de la taupe qui creuse sous terre son réseau de lignes droites et courbes, sa toile régulière prise à l'araignée, une chambre noire pour le repos, un couloir de chasse et un de fuite, des chemins familiers qu'elle parcourt en tous sens, aveugle



un décrochement, le soleil s'éclipse quand la lune vient se placer sous lui en droite ligne, sa lumière masquée se reflète alors comme dans un miroir de verre, une tache d'ombre refait le paysage et des cubes, des sphères et des cônes bien brillants impriment le sol, le soleil multiplié à travers les arbres. C'est ce qui donna à aristote l'idée d'une boîte trouée, un très beau jouet scientifique dans lequel entre et se retourne tout ce qui est à l'extérieur, les feuilles et les branches, les animaux et les visages, les armées d'ennemis, une information remarquable. Chaque chose est visible, un tronc et des fourmis qui dansent en rond, un bidon et de l'eau qui s'écoule tout du long, la lumière cadre et inonde l'écran, zoom sur le réverbère, un éblouissement, une décharge aveuglante, puis elle disparaît, gel soudain, la lune est passée devant et produit trois minutes de nuit en plein jour à aden et cinq à florence. La température chute, l'air se colore autrement, les insectes cessent d'aller et venir, les oiseaux

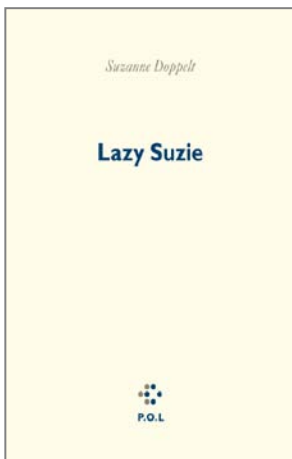
piquent vers la terre, la rosée commence à tomber. Le silence est différent de tous les autres silences, la lueur mate de toutes les autres lueurs, tire carrément sur le violet comme avant une catastrophe, l'horizon change d'apparence et les sentiments s'éclipsent. *Un jour j'inventerai un film en regardant le soleil, un film sur sa méchanceté* ou ses qualités sensibles – mais on n'en voit la grandeur et la trame que lorsqu'il s'efface dans l'ombre portée de la lune, quitte à y perdre la vue. Et à la retrouver lorsqu'elle se déplace à l'oblique, les événements s'évanouissent pour le lieu qui les a fait naître mais restent dans l'espace, ou regarde dans un miroir, rond pour capter le soleil et carré la lune, de si belles et de si charmantes illusions. Lorsque tout est bien aligné, celle-ci aussi plate qu'une feuille entre dans l'ombre de la terre, elle disparaît après une heure environ puis quitte la pénombre, un spectre rayé et tout en demi-teintes, ensuite elle retrouve son lustre

voir se fait toujours pas un petit trou, d'abord il y en avait un, le mur fixe puis la porte au-dessus, celle par laquelle sortent les vrais songes, avec un portier silencieux puis on a construit le café, il y avait 1 caissière, 3 garçons, 2 flippers et des clients, ça ne fonctionnait que pour le trou, tout ça c'était pour lui. Une maison en est percée, portes et fenêtres bien quadrillées, c'est le vide qui permet son usage, celui par lequel se glissent les rayons opaques et lumineux, n'importe quel objet, une chaise étirée qui devient un banc, les statues, les villes et les forêts. Un modèle simple fait d'un écran plus un œilleton, deux hommes au travail dans la cavité étouffante de la chambre, une aiguille enfoncée dans le mur, les lignes droites qui traversent, le monde qui passe en pointillé et perspective à travers le battement monotone de la porte. Entrez donc et laissez-vous conduire, les rois eux n'y touchent pas, elle tourne et on tourne soi-même, une révolution sans fin, l'entrée et la sortie ne font qu'un et son centre bat fort comme une machine, c'est la ronde du pont



voici qu'on croit voir un ours blanc au dos large et rayé pendre dans un nuage très près du sol, des gouttes d'eau froide en suspension, l'air en corps gazeux, c'est un brouillard d'objets et de faits mal dessinés. Des bancs fixes ou qui circulent à travers le paysage, dans les vallées, au-dessus des routes, sur les terres basses, un obstacle mou qui brouille la vue et laisse aveugle après 1 000 mètres. Il se condense, prend forme nuageuse pendant la nuit et la rend indistincte du jour, mais le soleil, un méchant projecteur, le pompe rapidement. Il est d'un gris moyen et sans résonance, une ombre variable qui fait tomber les couleurs une à une et pourtant il vire au jaune, *mais pourquoi cette fumée est-elle jaune ? elle est empoisonnée, alors si un oiseau passe, il meurt ? ils le savent et ils ne passent plus.* Un mélange humide, des microgouttes suspendues qui renvoient mal la lumière et cachent le ciel, l'horizon, les ondulations du sol ou l'eau changée en nuées, des esprits supermobiles qui enveloppent tous les corps de tons froids, effacent

Achévé d'imprimer en octobre 2009
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2129
N° d'édition : 170 753
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : novembre 2009
Imprimé en France



Suzanne Doppelt
Lazy Suzie

Cette édition électronique du livre
Lazy Suzie de SUZANNE DOPPELT
a été réalisée le 29 novembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2009
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846823692)
Code Sodis : N43702 - ISBN : 9782818003459
Numéro d'édition : 170753